

Pierre Mathieu : le silence rompu

Robert Viau

Numéro 47, automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39254ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Viau, R. (1987). Pierre Mathieu : le silence rompu. *Lettres québécoises*, (47), 46-48.

PIERRE MATHIEU: LE SILENCE ROMPU

une entrevue
de Robert Viau

Le vent qui souffle sur les Prairies a quelquefois un accent français. Écrivain invité à l'Université de Brandon, au Manitoba, Pierre Mathieu a donné une conférence intitulée: «Poésie, création et interprétation». Par son enthousiasme, par sa disponibilité et par sa curiosité, il a suscité chez nos étudiants le goût de connaître davantage la poésie québécoise. Il a aussi gracieusement accepté de se plier aux exigences d'une entrevue; celle-ci se mua rapidement en un entretien amical qui se prolongea tard dans la nuit.

Poète méconnu qui refuse les modes et les cénacles, Pierre Mathieu a publié depuis vingt ans une douzaine de recueils qui sont lus et commentés en France et au Québec. Il habite Paris ou Montréal selon le caprice des saisons, et poursuit inlassablement la quête du poème à écrire, ciselant sans cesse son art fondé sur le langage.

Voici donc un extrait de cette entrevue où le poète nous révèle comment il intègre le monde d'une façon qui n'est qu'à lui.

LES CHEMINS DE LA POÉSIE

R.V. Pierre Mathieu, qu'est-ce que la poésie?

P.M. Pour moi, l'acte poétique ne serait point l'acte de connaissance absolue de l'homme. Si oui, grave mystification, on entre alors dans l'exploration de paradars artificiels comme chez Baudelaire,

ou on risque de tenter d'ériger expérimentalement une mystique de l'Homme absolu comme chez Rimbaud qui, après *Les Illuminations*, s'en est retourné consumé, débris à l'aventure commune du temps.

Depuis un siècle et demi, avec les pré-romantiques et les romantiques, la poésie s'est prise pour une religion. Pourtant, le poète se tient à un échelon inférieur du monde mystique. Son domaine ultime est le mythe, dans la saisie du mystère sous les espèces des images, tandis que l'acte mystique est une obscure saisie dans la foi nue d'une Présence au fond de l'âme et qui y opère la divinisation de l'homme. Le poète dans sa visée suprême et dans sa vocation spécifique ne se sait médiateur entre le monde et Dieu que s'il consent à la conversion du coeur. Enfin, je tente une définition de la poésie: présence donnée, gratuite, du spirituel, soudaine révélation d'une correspondance jusque-là voilée entre les réalités cosmiques.

R.V. D'où vous vient cet amour de la poésie?

P.M. Véhémence, pétulance, musique, en un mot de la passion de nommer les choses, d'être communion avec la re-connaissance des réalités où je me sens don et partage à la fois.

R.V. La poésie serait donc une tâche adamique?

P.M. Oui, tel le premier homme, le poète en émerveillement nomme ce qui l'entoure, il distance par la parole les

*Je me confesse d'avoir trouvé un jour
une oasis
de m'y être longuement égaré
de m'y être longuement épuisé
de m'y être longuement reposé
sans force devant le malheur du monde*

choses hors du chaos de la nuit, il fraternise avec le don et la beauté des choses.

R.V. Quels sont les poètes qui vous ont le plus influencé?

P.M. Ceux qui m'ont convié à la fête de la Parole: Dante, Racine, Anna de Noailles, Paul Claudel, Anne Hébert, Rina Lasnier, Alain Grandbois, Gustave Lamarche.

R.V. Et les surréalistes?

P.M. Très peu, ma soif d'harmonie intérieure s'apparente fort mal à l'anarchie ou au trotskysme vers quoi inclinera André Breton. De même, je me sens peu d'affinités avec Louis Aragon qui renia le surréalisme pour devenir le poète officiel du parti et qui dilua dans une rhétorique facile, l'intense concentration de l'acte poétique.

R.V. Quelle évolution a connue votre écriture poétique?

P.M. Mes trois premiers recueils, *Partance*, *Midi de Nuit* et *Ressac* furent tout d'abord des lettres personnelles envoyées à une femme recluse dans une clinique psychiatrique.

R.V. Vous avez donc joué un rôle de survenant dans la routine de la clinique grâce à vos lettres-poèmes.

P.M. La destinataire de ces lettres m'a beaucoup aidé à me révéler à moi-même. C'était une femme extrêmement douée et intuitive; elle m'a convaincu que les lettres envoyées étaient du domaine poétique. Et je l'ai crue, j'ai continué à



Pierre Mathieu

vivre quotidiennement poétiquement. Ayant servi de modèle pour le Christ d'un Chemin de croix exécuté par le peintre Andrée Massot, j'ai vécu cette expérience en écrivant un *Stabat Mater*. Bien avant que Charles de Gaulle apparaisse au célèbre balcon, j'ai écrit *Mots dits québécois* comme pour m'exorciser du malaise d'être québécois, de cette impression d'être d'un peuple quêteux, en attente d'un miracle. *Mots dits québécois* dépassent le lieu Québec; le recueil a un ton universel et il est dédié à tous les peuples de la terre ayant une colonne vertébrale sensible.

R.V. Vous avez senti le besoin de publier vos poèmes nationalistes en 1971 quand une certaine mode nationaliste est passée en littérature. Pourtant cela ne vous motivait pas au départ.

P.M. En effet, je n'ai jamais suivi d'École ou de mode littéraires. J'éprouve une gêne face à ces structures institutionnalisées. Le seul mode en poésie est la nécessité d'être. J'ai horreur de la mode qui banalise tout.

R.V. Et après *Mots dits québécois*?

P.M. Il y a eu en moi le chant plénier de la féminité par *Isis*. La mort d'être

chers («La mort est un processus qui gagne de proche en proche», Jean Rostand), m'a vivement interpellé et j'ai écrit *Toutes plaies balbutient... d'étranges courages*. Après le référendum, qui m'a profondément bouleversé, presque anéanti, j'ai regagné la France, ce qui m'a permis de vaincre une apathie profonde, persistante. «Marcher, Marcher, taire en nous la tentation des fontaines à rebours» (*Partance*). J'ai écrit à cette époque *Cri... lumière*. J'étais encore en France lors de la répression de Solidarité et j'ai accompagné par ma poésie une amie polonaise, dans *La Pologne comme en nous-mêmes*. Présentement, je suis retourné à une veine religieuse ouverte sur la féminité et la divinité: *Marie de Dieu*.

R.V. En ces jours où se joue le déclin de l'empire américain, vous êtes un des rares poètes québécois qui ose s'affirmer chrétien. Y a-t-il eu, à un moment donné, une rupture au point de vue de la foi?

P.M. De sources généalogiques certaines, je suis de foi chrétienne depuis trois siècles. Ceux qui ont formé la chaîne étaient-ils tous imbéciles? On a mis à la poubelle des valeurs chrétiennes pour faire place aux satisfactions crétines.

Dieu et son Christ sont Parole, ils ne se retireront jamais de l'engagement qu'ils ont fait: «Je suis venu pour qu'ils aient la Vie et qu'ils l'aient en abondance». À nous de démystifier l'imposture d'une subversion d'un christianisme imbécile et dominateur pour la pétulance de joie qu'est l'Évangile. Non, le ballet historico-politico-liturgico d'un certain clergé ne m'atteint pas dans la foi que j'ai du Fils de Dieu. D'ailleurs j'ai connu dans le peuple québécois des saints authentiques.

Je n'ai jamais eu de grands moments de doute. Je suis un être qui accepte les choses mais qui, dans cette acceptation, essaie de trouver le filon d'or, la chose qui va le faire ressortir ou repartir à nouveau. Il y a aussi chez moi un besoin de tenir tête, d'être marginal. Ça me plaît d'être poète, c'est une forme de grimace que je fais à la société.

R.V. Est-ce là le mythe du poète maudit?

P.M. J'ignore mais, pour être poète, il faut être vrai et être vrai, c'est être gênant envers les puissants, pour leur entreprise de domination, et les intelligents, dans leur volonté de suffisance.

R.V. N'allez-vous pas à contre-courant de l'image populaire du poète?

P.M. Tant mieux. Messieurs les poètes, «les fous ce sont ceux-là qui pour d'autres se prennent» (Aragon). Et la poésie toute parée d'une royauté qui n'est pas la sienne est perçue tôt ou tard et de façons multiples comme une imposture.

* * *

ÉCRIRE

R.V. Les mots, ont-ils une valeur physique, tactile pour vous ou est-ce que c'est plus cérébral?

P.M. Le mot est une texture. Le mot n'est pas calculé, pesé, chez moi; il me sort des viscères. C'est une énergie qui sort malgré moi et qui a sa propre signification.

R.V. D'où vient, chez vous, la pulsion qui fait naître le poème? S'agit-il avant tout d'un rythme, d'une image, d'une idée, d'une sensation, d'un mouvement encore plus vague?

P.M. Un plaisir. Je le porte en moi comme un tempo et je sens, à un moment donné, que je vais accoucher. C'est physique. Qu'est-ce qui va me libérer? Ce sera peut-être la chance d'entendre

quelques mots, une musique. Par exemple, je suis dans l'autobus et j'entends une jeune fille dire à son ami: «Gérard, va-t'en pas à Noël, on va avoir de la bière, on va avoir du plaisir». Je reviens et j'écris:

*Ne pars pas en décembre
La neige est une hermine noyée dans l'or
du jour
Et le bleu du ciel
des yeux claironnant le froid
Ne pars pas en décembre
La plaine serait de feu [...]*

Le départ, c'est le mot, le son.

Et si le mot ne vient pas ou, s'il est perturbé, ce mot va me persécuter. Il va me pourrir dans le sang, dans les sens aussi. Je vais devoir attendre que le mot me revienne. Écrire est une libération, un plaisir. Et en tout premier lieu, je n'écris que pour moi.

R.V. Une fois ce mot trouvé ou retrouvé, le poème se développe-t-il ensuite selon une ligne logique ou selon une ligne émotive ou sensorielle?

P.M. C'est la sensation qui me guide et qui me donne la suite. C'est comme si j'entendais à côté de moi le mot que je place. Je ne suis qu'un ouvrier de texture; j'oeuvre à une espèce de catalogue. J'attends le mot, le bout de phrase qui va tout déclencher, le rythme qui va m'ouvrir à moi-même. Ensuite, de toute part, l'avalanche, en l'espace de quelques minutes.

R.V. Je ne puis m'empêcher de mettre en parallèle ce que vous dites et ce qu'écrivait Breton au sujet d'une phrase surréaliste qu'il entendait, nettement articulée au point qu'il lui était impossible d'en changer un mot. Cette phrase, écrit-il, «cognait à la vitre». Une fois le poème terminé, le retravaillez-vous beaucoup?

P.M. Non. Je fais cuver le poème au fond d'un tiroir. Au bout d'un an ou deux, je le sors et je l'examine au niveau de la musicalité. Si le rythme est bon, alors le poème a vraiment collé à mon être. S'il me ramène à la qualité du plaisir passé, c'est qu'il est juste.

R.V. C'est vraiment une espèce de pulsion qui doit sortir.

P.M. Tout à fait. Une pulsion, la vie. C'est en partie pour cette raison que je ne crois pas faire de la poésie, mais bien être le véhicule de quelqu'un ou d'une force qui m'accompagne. Je répète souvent le beau mot d'Anna de Noailles: «Je suis un être inutile mais irremplaçable». Je suis irremplaçable parce que je reçois cet élan et que je réponds à l'acte qui est

joie parce que je découvre un poème devant moi. Mais j'ai horreur qu'on me traite de poète, ça me distance des autres humains; je me trouve dans une espèce de catalogue social, hors de la vie.

* * *

LE POÈTE EN SITUATION

R.V. Quelles différences voyez-vous entre la situation sociale du poète en 1964 (lors de la publication de votre premier recueil) et en 1987? Avez-vous l'impression que le public québécois perçoit bien ses poètes?

P.M. Pendant toutes ces années, j'ai tout fait pour faire dégringoler le poète de son piédestal, pour le démystifier, pour lui rendre sa propre valeur. J'enseigne la poésie aux enfants parce qu'au fond le poète fait partie d'une société. C'est lui qui voit des choses, c'est un artisan-lien de réalités cosmiques.

Le poète prend une réalité banale et en fait une image particulière, par des correspondances privilégiées. Il a une fonction dans la société, celle du rêve, de l'imaginaire, donc de la vie de l'homme même. Au Québec, en 1964, les gens avaient une peur malade du poète. Nous avions eu un Émile Nelligan mort fou et, à sa suite, une pléiade d'originaux et de détraqués. Aujourd'hui, dans un monde où on a mis à table toutes les folies, le poète fait moins peur. Par contre, le poète doit récupérer sa vocation, son sérieux, sa réalité et ses limites. Et on a beaucoup de difficultés parce que certains ont entretenu (et entretiennent) le mythe du poète. Mais les choses ont changé grâce en partie à des formes d'approvisionnement telles les nuits de la poésie et les ateliers de poésie à l'école. Les gens deviennent plus critiques, plus circonspects. Les vrais poètes, on les sent. La vraie poésie, c'est quelque chose qui se sent avant tout de l'intérieur.

R.V. Comment entrevoyez-vous l'avenir de la poésie au Québec?

P.M. J'ai perdu le Québec, je ne le retrouve plus. Est-ce parce que j'ai trop rêvé d'une nation? Dans cette province post-référendaire, je me questionne profondément. Sommes-nous en train de sauver les véritables valeurs du Québec.

R.V. C'est-à-dire?

P.M. L'humour et l'humilité. Le sens critique. On a perdu ce côté humour et on s'est pris trop au sérieux. On n'a plus cette fonction de rire de soi-même qui nous permettait de prendre du recul face

à nos projets et de nous reprendre en main. Nous devenons de plus en plus tragiques face à l'existence. Et tragiques dans le vide. J'ai l'impression que les Québécois répètent les errements du nombril des autres. Si au moins nous faisons nos propres erreurs, mais en avance sur les autres pour une fois. Je suis inquiet de ce plagiat. On a perdu tout sens de stratégie. Il y a des expressions comme «Y'a rien là» qui sont pour moi d'une très grande signification.

J'ai aussi l'impression que tout le monde a démissionné en même temps. Dans les villages québécois, il y a une quarantaine d'années, on trouvait des têtes fortes qui apportaient un sang extraordinaire à la collectivité. Nous n'avons plus ces gens qui crient à tort ou à travers mais qui crient. Et qui crient surtout pour nous distancer de nous-mêmes. Il y a dans toute cette catalogue, dans cette race, un filon d'or, et s'il se perd, c'est une qualité, un parfum de l'Occident qui disparaît avec lui.

R.V. Pierre Mathieu, en vous remerciant de cette entrevue, pourriez-vous nous parler de vos projets?

P.M. Mes activités se partagent entre la poésie et la peinture. Cet autre mode de créativité est devenu une nécessité intérieure tout aussi importante — pour ne pas dire indispensable — que l'écriture. Je prépare une anthologie de mes poèmes qui va bientôt paraître. □

BIBLIOGRAPHIE

- Partance**, Montréal, Éditions La Québécoise, 1964.
Midi de nuit, Montréal, Le Préau, 1966.
Ressac, Ottawa, Éditions Incidences, 1969.
Stabat Mater, Saint-Constant, Éditions Passe-Partout, 1970.
Interlune, dessins de Raymond Gagnon, Montréal, Le Préau, 1971.
Mots dits québécois, Montréal, Le Préau, 1971.
Toutes plaies balbutient... d'étranges courages, Montréal, Le Préau, 1977.
Isis, dessins de Mikie Hamilton, Pin-court, Éditions Mont d'Or, 1980.
Job, dessins d'André de Pelteau, Pin-court, Éditions Mont d'Or, 1981.
Cri... lumière, dessins de Marie-Anastasia, Montréal, E.I.P., 1983.
Partage, dessin de Louise Pominville, Montréal, Saint-Vincent de Paul, 1983.
La Pologne comme en nous-mêmes, dessins de Stanislas-Roger Rochat, Montréal, E.I.P., 1984.